

Retirons de prose Extraits

Jean-François Dowd

Number 6, Spring 2005

Une génération, quelle génération?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2303ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dowd, J.-F. (2005). Retirons de prose : extraits. *Contre-jour*, (6), 33–39.

Retirons de prose (extraits)

J.-F. Dowd

LE ROC DE LA RUE MAPLE

Le logement est anguleux, peu bruyant, meublé à l'adolescente, composé de plusieurs pièces en enfilade comme sur la plupart des rues anciennes de Montréal. La lumière de fin d'hiver, aux clignements brusques, se pose sur l'une seulement des pièces, la plus aérée, excentrique, qui dévale à cinq degrés vers la ville comme ces horizons de théâtre. C'est la chambre des rencontres : on y voit le Chasseur qui s'exhausse sur les toits, par-delà les arbres-résille et les façades répétées jusqu'au bout de la rue. Une adolescente attend, auréolée de fumées complices, avec, sous la main, les confessions de son journal intime qui s'étreignent pour former une sorte de treillis. Son visage est un enchaînement de saisons contrastantes avec des éclaircies, des froncements. Tout, dans cette pièce, est réordonné chaque jour de manière à faire rempart contre les duretés de la ville.

À midi, lorsque tu déposes là ta fatigue, un soleil indécent fait éclater les angles du mobilier, rayonne à partir du miroir ovale qui gronde sur la commode. On dirait d'une joie qui s'animerait sur toutes choses.

La pièce du centre, chauffée à outrance, oblongue, est celle de la lasciveté. On y trouve un canapé bruni par la cigarette, un squelette de pendule dont les aiguilles vont à rebours, des aquarelles collées en étoile sur les murs. Sur une encoignure aux allures d'autel, la mère photographiée dans une éternité de bonheur, un butin de souvenirs d'école, une ourse de peluche qui tient des mouchoirs entre ses pattes. Au fond, en manière de fenêtre, un miroir parcouru de drames sur des papiers collés (s'il pouvait parler, celui-là !). Le parfum qui brûle le logement, tu t'aperçois qu'il rôde autour de cette Très Petite à laquelle tu t'es attaché — ses membres poudreux, ses seins qui attirent l'étoffe plus qu'ils ne la poussent. Un trait de poussière s'anime, parfois, sous la lampe pour déterminer sa gaucherie de jeune fille, sa beauté sans repère, un peu garçonne...

Votre étreinte se poursuit jusque dans la pièce du fond, utilitaire, négligée, puis dans l'escalier de secours qui vous porte jusqu'au toit. Là, vous pouvez voir les cours voisines qui semblent encordées par un seul mur briqueté, par la neige qui fraie dans les calmes. Des chaussettes, des vêtements de corps ont commencé de pendre au-dessus des ruelles, liant les balcons l'un à l'autre. C'est une soirée de mars qui s'avance par œillades. La Très Petite te lit un poème écrit de sa main qui relate la façon dont vous vous êtes approchés l'un de l'autre, à foulées rêveuses, empêchés mille fois, derrière une pierre énorme à mi-hauteur d'une colline :

*Orion se mêlait pour une fois à ses laquais
Des étincelles penchaient avec lui sur le feu
Que nourrissaient des amours peu prudentes
Les enfants se serraient aux approches du froid
Et le feu bronchait, on eût dit, à chacune de leurs rêveries
Mais ces bruits et étincelles étaient soufflés
Par rafales C'étaient les basses fréquences
Qu'égrenait l'orchestre du village (Abercorn)
On ramasserait tout cela à l'étrille le jour d'après
Avec les rêves emperlés sur les matelas de mousse.*

LE PONT FRELIGH

Au matin, les arbres avaient obliqué vers la route en déflagrations de lumières fauves, chaque érable s'investissant un peu plus que le précédent au-dessus de vous pendant que vous cherchiez un encaissement où immobiliser la voiture, quelque chose qui fit office de praticable, qui ne fût pas à l'échelle des hommes. En contrebas, les moissons abruties, déconfites, avaient tourné au sépia. Les étangs des baissières se déplaçaient par petits plis, par légers renflements, dans une atmosphère de fin du monde. On n'entendait plus que le grésillement des ballots de polystyrène qui s'appelaient l'un l'autre dans la brise.

La radio prévoyait quatre degrés en matinée, à peine davantage en après-midi. L'hiver avait commencé de s'insinuer dans les habitudes. Soudain, à la surprise de tous, un temps superbe s'ourla à partir des collines. Un soleil de juin s'épointa aux clochers et aux girouettes, dont les étincelles lancées enflammèrent jusqu'aux recoins les plus reculés du vallon. La lumière dissipa les prudences, nettoya les remblais aux approches du village, courut jusqu'aux vignes du cimetière, sur une tombe aux épaules larges que le gel avait lissée et qui serait votre veille, l'après-midi, entre les pins bleus de la bordure.

Tu avais à ton flanc le faible scintillement d'un corps mal habitué à ces redoux de fin d'octobre, avec son désir venu de lointaine enfance, ses cajoleries d'ailes maladroites. Vous marchiez dans les rues qui rayonnaient à partir du petit pont au garde-corps gris, promenant votre enchantement de côté et d'autre de ce village oublié par la dérision moderne, attentifs aux palabres qui fusaient des carreaux d'un autre siècle, à la beauté rare de deux langues — sur d'étroites affichettes, des réclames en bois relevé — qui ne s'emballaient pas comme à la ville mais s'excusaient, on eût dit, d'être chacune encore trop déterminée. Le temps était désheuré, impraticable hors du cadran de l'hôtel de ville qui en faisait une vérité étrange. Tu éprouvais sur l'avant-bras l'arpège de son affection, les plis de ton trench offrant de quoi festonner pour sa main pointilleuse. Parfois, vous vous arrêtiez, surpris

par une risée de mésanges. Sa main alors se fermait sur ta nuque avec un angle spontané, séculaire, chaque doigt desserrant un peu plus le gousset du cœur.

Trois chevaux de labours avaient accompagné votre hébétude et l'on eût dit que de fines paupières se lissaient à vos corps lorsque le vent dégrafait la mousse des graminées : plaisanterie de la nature pour vos tremblements furtifs ? Ultime poussière avant le ravalement de la neige ? Derrière les vitraux de l'église, comme en relief sur l'aile déployée des tentures, de grands yeux émeraude surveillaient votre alentissement. Le ciel d'octobre échapperait encore une émanation, les couleurs d'une rosace s'informant dans un nuage, puis, aux hoquets de la radio, sur la route de plus en plus tourmentée du retour, après une visite rapide à un ami céramiste, quelques mots chantés vous ébranlèrent le cœur.

PLUIES COLONIALES

C'est une péninsulaire aux cheveux piqués sur les hanches, beauté générique, sédimentée sur une surface parfaitement ronde, comme si toute la rondeur du corps avait été admise là, pour envelopper la bouche losange. Le reste est anguleux, contenu, lisse. La bouche s'étire — pour quelle sorbe ? à détacher de quel arbre ? La langue est tramée d'un fil inexplicable, à l'aide d'aiguilles minutieuses, amusées. Va-t-on lui dégrafer un sourire ? C'est le rire qui tinte sur elle comme une syllabe franche. Son nom impénétrable, à quatre appuis, forme un amas de curiosités qui rayonnent sous des accents circonflexes. On y verrait des points d'orgue, des signes algébriques que l'étonnement ne serait pas moins parfait. Ta langue, lorsqu'elle passe par cette voix, est fracassée, méconnaissable ; tu la reconnais par à-coups dans des tropes fascinants, des étoilements de regards, pendant que les mains jouent les feuilles de ginkgo au bout des bras malingres. Si cette Très Courtoise devait être traduite en poésie, c'est Heredia ou Mallarmé qui en épouseraient au mieux les précisions, les teintes de sonnet crépusculaire, avec de longs oiseaux houleux qui vous mettent en garde aux approches de l'orage...

Le corps se démaille avec le grège du vêtement, lorsque la pluie, enfin, arrive puis se met à tomber à l'épouvante : on peut lire sur l'épiderme le trajet de l'eau de plus en plus compliqué. Quand l'agrafe s'est défaite, c'est un tutoiement qui te picore par-delà la dentelle. Tu goûtes les parfums déliés en même temps que les étoffes (cette odeur de neige frottée sur de la laine) tandis que des cris de fauvette annoncent l'émotion finale. Chimère, elle s'évanouit toutefois lorsqu'une clef craque dans la serrure, ramenant à elle ses langages aux tissus légers, ses boutonnieres peu scrupuleuses et les fils tirés de ses tricots. (Elle descend d'une famille prudente, étriquée dans les pluies coloniales.) Avant de disparaître tout à fait, elle te laisse le pli précis de ses yeux noisette et des poèmes d'adolescente où les étoiles cahotent deux à deux. Tu en étires chaque vers des cinq doigts de la main :

*Une bretelle de pierre unit deux incarnats
C'est le même vert pourtant qui monte sur les buttes
À des milles de Percé où l'aiguille s'affûte
La dentelle de fer se refait à Étretat.*

SE FAIRE UNE FIN

La Très Morose dont l'extrême maigreur, dont le corps de jeune futaie rayonne à partir d'un tatouage : « Ça me fait quelque chose de léger, dit-elle, à porter sur moi comme un baiser. » Mais elle porte aussi, contre ses airs dérisoires de nonchalance, une maladie dont elle sait qu'elle ne pourra lui survivre. On voudrait chasser cela comme une neige (un ange ?), comme du pollen descendus sur l'épaule. « Je ne souhaite pas avoir d'enfants », te confie-t-elle pudiquement en ôtant sa marinière.

DERNIÈRE PROMENADE DE L'AUTOMNE

A-t-on jamais mieux conscience de son âge que lors de ces promenades d'automne, quand on s'avance dans le léger empêtrement des feuilles, dans la folie chevrotante des feuilles en octobre ? Combien y a-t-il de pommes qui vous regardent, à la lèvre de la lune naissante, lorsque vous traînez vos repères aux blessures du jardin ? Où êtes-vous, Très Chères, mes fantasques Petites Morts, et l'épaulement d'Orion ? Où êtes-vous, paroles souples de l'été, graminées qui chaloupaient dans le vent ou qui éclairaient par à-coups les matins de brume onctueuse, nous prenant aux hanches ? Les frênes du jardin, on ne les voit plus trébucher sur leur ombre, palpiter à hauteur de fougère. On ne les entend plus égrener leurs secrets de jeunes démiurges. La syntaxe en affleure encore, oui, mais ce sont vertèbres creuses, rebuts de mystères, trépignements dans l'air de moins en moins cohérent, comme ces oies blanches, là-bas, qui se délient dans toutes les directions...

Et toi, J.F., pointilleux, féru d'errance, te voilà avec ton fin baraquement marchant dans les feuilles comme si de rien n'était, comme ces jours où tu rêvassais aux côtés d'une enième Petite Mort, son parfum t'accompagnant dans les froissements lunaires...

Voilà bien assez de promenade. Allez. Adieu ! Au revoir ! Jusqu'aux prochains feulements de l'herbe !